

*Geschieht doch alle aus Lust, und endet doch alles mit Frieden.
Wie der Zwist der Liebenden, sind die Dissonanzen der Welt.
Versöhnung ist mitten im Streit, und alles Getrennte findet sich
wieder.*

Toute chose en fin de compte advient par désir, et toute
chose s'achève dans la paix. Les dissonances du monde
sont comme les querelles des amants. La réconciliation
habite la dispute, et tout ce qui a été séparé se rassemble.

HÖLDERLIN

Hyperion

(traduction Philippe Jaccottet,
Bibliothèque de la Pléiade)

*War es nicht Wunder ? O staune, Engel, denn wir sinds, wir,
o du Großer, erzähls, daß wir solches vermochten, mein Atem
reicht für die Rühmung nicht aus.*

N'était-ce point miracle ? Étonne-toi, ô ange, car c'est
nous, Très Haut, nous-mêmes, raconte-le, qui en fûmes
capables. Mon souffle à le célébrer n'y suffit.

RILKE

Septième élégie de Duino

(traduction C. de M.)

Le mur existera encore dans cinquante et même cent
ans, si les causes de son existence ne sont pas éliminées.

Erich Honecker,
19 janvier 1989

Avant l'événement, avant le colossal acte manqué où tout a basculé, la pliure de l'histoire dans laquelle un monde a disparu, bien avant, il y a la ville.

Peut-être faut-il commencer par là. Cette ville bâtie sur une terre pauvre, ravinée de cours d'eau. Terre de moraines, dont les sablières et les lacs recèlent plus de plomb, d'acier et d'ossements blanchis que les forêts remplies d'oiseaux ne le laissent deviner.

Plaine immense, couloir de migrations, champ d'innombrables batailles.

Des peuples frugaux y sont passés depuis des millénaires. Des rois-soldats y ont levé d'immenses armées de conquêtes. D'un bout à l'autre du continent, ils ont avec fracas semé la mort comme du pavot noir, et sur les ruines, au cœur des villes, au cœur des hommes, construit des murs.

CASSIEL

ILS ARRIVENT PAR PETITS GROUPES, silencieux. Comme des badauds, les poings dans les poches, mine de rien. De toutes les rues, ils affluent vers le poste-frontière de la Bornholmer Strasse, curieux et pourtant timides.

Pendant le dîner, comme tous les soirs, ils ont regardé les nouvelles sur l'unique chaîne de télévision. La conférence de presse internationale après les réunions du Comité central est retransmise comme d'habitude dans l'émission *Aktuelle Kamera*.

Sur l'écran apparaît, assis au podium, le porte-parole du Parti, cheveux gris, costume gris avec l'insigne rouge à la boutonnière. Il émane un ennui incommensurable de toute sa personne, comme s'il n'était pas sûr lui-même d'être là, accoudé à cette table nappée de gris, devant un micro et un parterre de journalistes réprimant des bâillements. Lui-même a l'air congestionné de celui qui lutte contre la contraction des muscles de la face et du diaphragme. Il sort enfin un papier de sa

poche et semble découvrir ce qu'il lit. Aussitôt, un journaliste demande, *à partir de quand ?*

L'homme gris hésite, les yeux sur son papier qui ne lui apporte pas de réponse. Il a le front luisant. Pourquoi ne lui a-t-on rien dit ? Un fonctionnaire du Parti n'aime pas improviser. Tous les regards convergent vers lui. Les respirations sont suspendues. Vite, combler le silence pour éviter la catastrophe. Il prend alors un air dégagé et, parce qu'il ne peut quand même pas inventer un délai qui ne figure pas sur son bout de papier, il répond, comme une évidence, *ab sofort*, « dès maintenant ». Et il ajoute, faussement assuré, *unverzüglich*, « sans délai ».

À ces mots, un tumulte de questions s'élève. Un morceau d'histoire est en train d'émerger de cette petite phrase qu'il s'étonne lui-même d'avoir prononcée. Il regarde un instant autour de lui. Il pense appartenir au petit cercle qui détient la vérité, à ceux qui peuvent faire le bonheur de tous. C'est si rassurant d'être dans le vrai, dans le sens de l'histoire, du bon côté, il ne faut surtout rien changer. Il connaît sur le bout des doigts son catéchisme et ne sait pas penser au-delà, ni autrement. Il ne peut pas concevoir ce qu'il vient de faire. Le bureaucrate vient de déclencher une révolution pacifique, il vient d'ouvrir le mur de Berlin et ne le sait pas encore.

Toute cette douceur que les hommes cachent au fond de leur cœur, toute cette douceur dont ils ont peur.

Je suis entré un instant par la fenêtre chez les Brandt. Holger et Karin viennent de lâcher leurs fourchettes. *Dès maintenant ?* Ils se regardent, incrédules. *Qu'a-t-il dit ? Sans délai ? Tu l'as entendu, toi aussi ?* Ils se lèvent. Dans la chambre, les enfants sont endormis, les cartables au pied de leurs lits. Leurs souffles réguliers emplissent l'ombre mauve de tendresse. Je me penche sur eux pour leur insuffler de beaux rêves. Holger murmure : *On y va ?* Il craint que Karin ne le traite de fou. Mais elle referme doucement la porte de la chambre et le regarde.

Ils prennent leurs manteaux et sortent. Cela ne prendra qu'un instant. Quel jour sommes-nous ? Jeudi 9 novembre. Oui, il ne faudra pas trop tarder, la semaine n'est pas finie. Le poste-frontière de la Bornholmer Strasse est au coin de la rue. Ils veulent en avoir le cœur net. Comme des enfants ayant peur de commettre une bêtise, ils se donnent la main. La nuit est étrangement calme. Une brise légère fait chuchoter les feuilles jaunies des peupliers comme une caresse d'espoir. La bruine crée un halo flou autour des lampadaires.

MICHA

LE SILENCE M'A ÉVEILLÉ. Ou plutôt la transformation du silence. Les longs mois d'enfermement m'ont appris à distinguer toutes sortes de silences. Tantôt vibration muette dans une chambre sans échos, tantôt scintillement d'étoiles mortes dans le puits sans fond du ciel. Ce matin, il ressemble à la lumière noire des abysses de l'océan.

Le seul moment où je me sens libre est quand je rêve. Mais, à l'instant, je rêvais que je ne parvenais pas à parler, les mots tombaient morts de ma bouche. À demi enfoui dans des lambeaux de rêves qui s'enfuient, j'écoute le silence. Un picotement sous la peau, une sensation que je n'ai plus éprouvée depuis longtemps : être vivant.

À tâtons, je saisis le carnet à côté du matelas posé à même le sol et commence à griffonner quelques phrases de la nuit. Premiers bruits. Le charme est rompu. Une chasse d'eau au-dessus. Le parquet qui

craque sous les pieds nus. J'écarte le rideau. Matin blême sur Berlin. J'aime regarder dehors. Là-bas, à Hohenschönhausen, je ne voyais pas le ciel, des briques de verre obstruaient la fenêtre, jour et nuit se confondaient en une pénombre perpétuelle pareille à la mort.

Le vieux Körner, un peu sourd, a allumé sa radio à fond de l'autre côté de la cloison.

... La dixième réunion du Comité central débute aujourd'hui, le 8 novembre, nasille le poste, nous vous rendrons compte en détail de ces trois journées pendant lesquelles d'importantes décisions doivent être prises... Ça, pour le détail, je vous fais confiance, on n'y échappera pas. Langue de bois, langue morte.

Dans la salle de bains, la douche fuit encore malgré le ruban adhésif. Je vais devoir me mettre en quête d'un nouveau tuyau. Je prends le pommeau de douche comme un combiné de téléphone :

Allô, messieurs qui m'écoutez ? Rendez-moi un petit service au moins : connaissez-vous une bonne combine pour trouver un tuyau de douche ?

La conduite d'eau se met soudain à vrombir.

Allô, allô ? Les tuyaux hoquent. Je rugis :

Merci pour la réponse, mais vous ne pouvez pas parler plus distinctement ?

Ça cogne maintenant dans le plafond. Frau Kiebitz, la voisine du dessus, n'aime pas mes coups de gueule.

Cela risque de mettre de mauvaise humeur nos amis aux longues oreilles. Mon appartement est sans doute rempli de *Wanzen*, ces micros semblables à des punaises, dissimulés dans les murs, les parquets, les plafonds, sous les plinthes. Je me suis écouté. De toutes les façons, ici, c'est la règle de trois : toute conversation à plus de trois personnes risque de terminer dans un rapport. Elle nous le demande si gentiment, la Stasi. Pas une semaine sans qu'un type me fasse comprendre mon intérêt à collaborer. Je joue à l'idiot. C'est comme un jeu, parce qu'ils savent très bien que j'ai compris. Cela participe du folklore d'ici. Parfois, j'ai l'impression de vivre dans une maison de fous. Il faut allumer la radio pour téléphoner sans être entendu. Chacun invente des codes : quand je te dirai « merci pour les cigarettes », cela signifiera que j'ai bien reçu ta lettre... On joue au chat et à la souris, sauf que le chat n'est pas un matou débonnaire. Même pour moi, le rejeton d'un héros du socialisme. J'ai rejeté les privilèges, emploi, logement, magasins spéciaux. Je survis comme je peux. Chaque année, je redépose une demande de sortie du territoire. Elle m'est toujours refusée. Le fils du camarade Karl Welt, vétéran de Moscou et membre du Comité central, ne saurait passer à l'Ouest. Pas de désertion chez les Welt. Mon père, la grande âme, veille

à l'honneur de son nom. Il me poursuit de sa protection. La plupart de mes amis sont partis. Je reste en sursis à attendre ma vie.

... Le Comité central entame donc ce matin sa dixième réunion dans une ambiance studieuse : au programme, d'importantes questions...

La radio m'apporte une excellente nouvelle. Mon père me fichera la paix pendant au moins trois jours, le temps de la session spéciale des organes centraux du Parti.

Hier, j'ai reçu une lettre... une lettre surprenante. Je me suis tout d'abord méfié. Recevoir une lettre de Paris n'est pas banal. Paris n'est pas à mille kilomètres pour nous, mais à des années-lumière. Pourquoi l'ont-ils laissée passer ? Est-ce l'une de leurs « actions conspiratives » pour mieux me piéger ? Cette expression a échappé une fois à mon père. Recevoir une lettre de quelqu'un qu'on connaît à peine, qu'on a vu une seule fois des années auparavant et qui me propose un rendez-vous. Et si j'allais me jeter dans la gueule du loup ? Tout en m'habillant, les souvenirs reviennent.

Une nuit d'août 1985, il y a quatre ans. Sur l'Alexanderplatz, l'asphalte dégorge de chaleur diurne. Les réverbères projettent des cercles de lumière orange parmi l'ombre violette. L'horloge universelle Urania,

gros champignon couronné d'une guirlande de fil de fer, marque près de minuit. La tour de la télévision se dresse comme un cure-dent embrochant la boule argentée du restaurant panoramique, le Télé-Café. Beaux emblèmes pour Berlin-Est... Construits en 1969 pour célébrer les vingt ans de l'Allemagne antifasciste, tandis que les Américains marchent sur la Lune.

Justement, la lune, pleine, éclaire la place. Cette vision me glace soudain. Je revois Tobias nageant dans la mer à perte de vue sous les rayons de lune. Ce souvenir me hante. Je ne me le pardonnerai jamais. Minuit sonne à l'horloge. L'heure des marginaux, artistes non encartés dans le Parti, travailleurs « hôtes » des « pays frères », du Vietnam, de Cuba ou d'Angola, otages en République démocratique allemande pour s'assurer de la loyauté de leurs proches au socialisme.

Deux filles discutent avec un groupe d'Africains. La scène est rare ici. Je m'approche et reconnais du premier coup d'œil, à leurs vêtements, à leur manière de parler, des filles de l'Ouest. Que font-elles ici à cette heure avancée ? D'ordinaire, les gens de là-bas prennent un visa pour la journée, traînent dans les magasins pour tenter de dépenser les vingt-cinq marks-est de change obligatoire et repartent le soir en

donnant aux passants le reste qu'ils n'ont pu utiliser dans notre paradis de la frugalité.

Les filles rient. Je décide de m'approcher pour rompre le sortilège de la lune. Les Africains, méfiants, s'éloignent comme à regret. Il est rare qu'on s'adresse à eux ici. La plus petite se présente en riant d'une voix forte. Jeanne, française, étudiante. Elle parle en agitant sans arrêt les mains comme un ballet d'oiseaux dans une volière. L'autre, Anna, est le genre de fille qui cherche à s'effacer du tableau et s'excuse d'être là.

Jeanne raconte la fouille approfondie pendant quatre heures à l'entrée en RDA, qui leur a fait manquer leur train pour partir visiter Leipzig et Dresde. Le prochain train ne part que le lendemain matin. Elles ont obtenu à grand-peine un visa pour un séjour d'une semaine qu'elles perdraient si elles retournaient dormir à l'Ouest. Il leur faut rester cette nuit ici. L'auberge de jeunesse les a refusées au motif qu'elles viennent de pays capitalistes et les a envoyées au Metropol, l'unique hôtel autorisé à les héberger. Une seule nuit y coûte deux cents deutschemarks, la somme totale qu'elles ont pour leur voyage d'un mois en carte inter-rail... Elles n'ont d'autre choix que de se promener cette nuit de ce côté-ci de Berlin en attendant leur train du matin.

Je suis captivé par l'air de tranquille liberté qui émane d'elles. Elles en rient de bon cœur. Elles répondent aux questions, te regardent dans les yeux. Elles respirent la santé. Un autre univers. Une existence heureuse, insouciant. Je prends peut-être un risque inconsidéré. Je ne les connais pas. Mais je m'entends, étonné, leur proposer d'être leur guide pour visiter notre capitale. Une promenade par cette belle nuit d'été jusqu'au départ de leur train. T'es complètement cinglé, mon vieux, ou désespéré au point de prendre ce risque. Les deux, mon camarade.

Nous voici tous les trois partis pour une improbable déambulation dans la nuit. Après l'Alexanderplatz, reconstruite dans le style socialiste, blocs d'immeubles carrés à façades préfabriquées, nous passons devant le palais de la République, pompeux rectangle de verre rose construit à la place du château de Berlin, dynamité après-guerre. La façade lumineuse du palais socialiste reflète les coupoles noires de la cathédrale néo-Renaissance que rien n'éclaire, sinon le miroitement obscur de la Spree. Les tombeaux des princes-électeurs de Brandebourg et des rois de Prusse dans la crypte y restent enfouis à l'abri des regards.

Devant les sombres silhouettes des monuments de l'île aux Musées, j'évoque mes œuvres d'art préférées :

les tigres ailés babyloniens d'Ishtar en céramique vernissée du Pergamon Museum, les dessins expressionnistes de Käthe Kollwitz et d'Ernst Barlach au Altes Museum, les vingt-deux masques de guerriers agonisants sculptés par Andreas Schlüter au palais baroque de l'Arsenal.

J'ai l'impression de guider deux aveugles, qui visitent dans le noir, à tâtons. J'essaie de leur raconter ces œuvres, de les rendre vivantes à force de petits détails. J'aimerais faire surgir une féerie du néant. Nous remontons la vaste avenue Unter den Linden. La masse sombre de l'opéra se dessine, puis, en retrait, la façade néoclassique du théâtre Maxim Gorki, reconstruit après-guerre. Nous faisons halte devant le monument aux glorieux morts soviétiques de la Neue Wache, où des gardes se relaient nuit et jour autour de la flamme du souvenir, comme si c'était le Saint-Sacrement. Nous passons sous la statue équestre de Frédéric le Grand. Voici à droite, derrière la grille, l'université Humboldt et la bibliothèque d'État. Les filles se taisent, visiblement ébahies de voir l'histoire de la Prusse et de l'Allemagne défiler sous leurs yeux.

Dans l'obscurité, je leur parle de mon amour pour la France, ce pays que je n'ai jamais vu, mais que je connais par Hugo, Verlaine et Rimbaud. Anna la

taiseuse s'enflamme soudain et commence à réciter « Le Bateau ivre ». Une musique délicate et subtile caresse mon oreille. Je ne comprends pas un mot de français et, pourtant, l'émotion me gagne devant cette fille inconnue qui récite dans sa langue un poème.

La nuit scintille. Nous passons devant l'imposante ambassade soviétique, je récite en russe quelques vers de Pouchkine et de Mandelstam. Le soldat dans sa guérite sourit, rangée de perles blanches sur velours d'ombre. Un vent de steppe souffle sous les tilleuls de l'avenue. Et là, Anna commence, de sa douce voix, à déclamer, en allemand, une mélopée remplie d'anges, d'acrobates et d'amoureux : les *Élégies de Duino*. La nuit est soudain parfumée, vibrante, vivante. Surpris par son allemand presque parfait, je la regarde enfin. Elle est tout entière dans son regard. Je l'écoute réciter Rilke avec ardeur. Elle cache bien son jeu. La nuit, la poésie, l'ailleurs ont entrouvert un instant la porte qu'elle tient barricadée. Cela tient du miracle.

Sans nous en rendre compte, nous voici arrivés au bout de l'avenue Unter den Linden. Je leur annonce fièrement que nous sommes sur la place de Paris. Les Françaises sourient.

Devant nous se dresse la porte de Brandebourg. Cependant, la porte est murée. Barbelés, miradors.

Le voyage dans l'histoire est terminé. Cul-de-sac. On ne passe pas plus loin. On aperçoit les toits noircis du Reichstag, de l'autre côté. D'habitude, j'évite les abords du mur et de tout ce qui rappelle que je ne pourrai jamais y aller, de l'autre côté. Pourtant, j'avais cru y arriver, une autre nuit. Mais, ce soir-là, je me sens presque insouciant avec ces filles d'outre-mur. Anna et moi alternons des vers de Rilke. Jeanne rit aux éclats.

Papiere bitte ! La voix est sèche. L'agent de la Volkspolizei, immense Vopo casqué, visage fermé, est sorti de sa guérite. En voyant les passeports français, le policier retourne à l'intérieur et téléphone longuement. La nuit s'est assombrie d'un coup. Nous contemplons en silence la porte de Brandebourg. Plus envie de parler. Je croyais m'être envolé loin, loin... Mais mon rêve s'est brisé sur un Vopo. Je pense à Tobias, mon ami, mon frère, que je ne reverrai plus. L'image obsédante des vagues se surimprime sur le paysage urbain.

Après une bonne demi-heure d'attente, vérifications faites, le Vopo nous tend nos passeports sans un mot. Nous respirons. Mais la magie a disparu. Anna s'est refermée sur son monde et ne pipe plus mot. Jeanne bâille à présent. Trois heures du matin sonnent. Je les sens fatiguées soudain et leur propose d'attendre chez moi jusqu'au départ de leur train. Ma Trabant verte

n'est pas garée loin. Nous arrivons Novalisstrasse. Le parquet grince. Nous avons une faim de loup. Elles déballetent leurs provisions. Un festin de saucisses de Francfort et de massepain de Lübeck. Je fais du café. Elles grimacent. Ça, du « café » ?

Quand je les ramène à la gare au petit matin, nous échangeons nos adresses sans rien promettre. Que dire quand on habite sur des planètes différentes ? Elles clignent des yeux de sommeil. Moi, je me sens hélas bien éveillé. C'était un rêve, un joli rêve sans lendemain...

Et maintenant, cette lettre. Perdu dans mes souvenirs d'il y a quatre ans, j'ai failli bousculer la gardienne, qui balaie l'escalier. Pressé, hein, un rendez-vous ? Je ne sais pas si la curiosité de Frau Stolz est intéressée et rétribuée, mais je l'aime bien avec ses clins d'œil et sa manière bruyante d'interpeller les habitants. Elle a des manières de cantinière dans une caserne. Elle réveillerait des morts. Il faut bien cela ici.

Je hâte le pas dans la rue. Pourvu que je n'arrive pas en retard à mon travail. Je suis aide-soignant à l'institut paroissial pour personnes handicapées de Pankow, au nord de Berlin.

REMERCIEMENTS

Ma très vive gratitude à Sabine Wespieser, dont la confiance et l'extraordinaire travail d'éditrice ont permis à ce livre d'exister.

TABLE DES MATIÈRES

Cassiel	13
Micha	16
Anna	27
IM Fink	34
Josiah Brown	39
Lorenz Amsen	43
Pages arrachées d'un cahier	50
Anna	58
Karl Welt	61
Niklas Grünbach	67
Uwe Karsten	69
Paul Santerre	74
Günther Schabowski	78
Lieutenant-colonel Becker	85
Anna	88
Micha	92
Cassiel	100
Hanno Amsen	108
Cassiel	116

Anna	119
Uwe Karsten	121
Lieutenant-colonel Becker	123
Lorenz Amsen	126
Anna	131
Lieutenant-colonel Becker	133
Lorenz Amsen	137
Micha	140
Hanno Amsen	143
Cassiel	145
Karl Welt	148
Anna	152
Micha	156
Colonel Brock	161
Cassiel	164
Anna	167
Günther Schabowski	170
IM Fink	174
Beate Janssen	176



CATALOGUE

51. ANDRÉ BUCHER
Déneiger le ciel
52. TARIQ ALI
Un sultan à Palerme
53. ROBERT BELLERET
Faits divers
54. DUONG THU HUONG
Itinéraire d'enfance
55. MICHÈLE LESBRE
Le Canapé rouge
56. DIANE MEUR
Les Vivants et les Ombres
57. MARIANNE RUBINSTEIN
Le Journal de Yaël Koppman
58. CHRISTOPH PETERS
Une chambre au paradis
59. JEAN-CLAUDE FIGNOLÉ
Une heure pour l'éternité
60. OSCAR VAN DEN BOOGAARD
La Plage verticale
61. TARIQ ALI
Le Livre de Saladin

62. MICHAL GOVRIN
Sur le vif
63. FRANÇOIS JONQUET
Daniel
64. YANICK LAHENS
La Couleur de l'aube
65. TAKIS THÉODOROPOULOS
L'Invention de la Vénus de Milo
66. PHILIPPE DE LA GENARDIÈRE
L'Année de l'éclipse
67. JEAN MATTERN
Les Bains de Kiraly
68. NUALA O'FAOLAIN
Best Love Rosie
69. CATALOGUE GÉNÉRAL
70. DUONG THU HUONG
Au Zénith
71. JACQUELINE DEMORNEX
Le pire, c'est la neige
72. SELINA SEN
Après la mousson
73. MICHÈLE LESBRE
Sur le sable
74. TARIQ ALI
L'Ombre des grenadiers
75. ANNE LISE ROUX
La Solitude de la fleur blanche
76. CATHERINE MAVRIKAKIS
Le Ciel de Bay City

77. FORREST GANDER
En ami
78. HAMID ISMAÏLOV
Le Chemin de fer
79. HYAM YARED
Sous la tonnelle
80. KÉTHÉVANE DAVRICHEWY
La Mer Noire
81. ALAIN GHEERBRANT
L'Homme troué
82. JOSEPH COULSON
Le Blues des grands lacs
83. MICHÈLE LESBRE
Nina par hasard
84. ERLING JEPSEN
L'Art de pleurer en cœur
85. CLAIRE KEEGAN
L'Antarctique
86. TARIQ ALI
La Femme de pierre
87. VINCENT BOREL
Antoine et Isabelle
88. JEAN MATTERN
De lait et de miel
89. EDNA O'BRIEN
Crépuscule irlandais
90. FLORENCE GIORGETTI
Do you love me ?

91. YANICK LAHENS
Faïlles
92. DUONG THU HUONG
Roman sans titre
93. MARIO LEVI
Istanbul était un conte
94. NUALA O'FAOLAIN
Ce regard en arrière
95. ERLING JEPSEN
Sincères condoléances
96. CLAIRE KEEGAN
Les Trois Lumières
97. MICHÈLE LESBRE
Un lac immense et blanc
98. JEAN-CLAUDE ELLENA
Journal d'un parfumeur
99. KAMEL DAOUD
Le Minotaure 504
100. DIANE MEUR
Les Villes de la plaine
101. CLARA DUPONT-MONOD
Nestor rend les armes
102. DUONG THU HUONG
Sanctuaire du cœur
103. TARIQ ALI
La Nuit du Papillon d'or
104. LÉONOR DE RÉCONDO
Rêves oubliés

105. KÉTHÉVANE DAVRICHEWY
Les Séparées
106. EDNA O'BRIEN
Saints et Pécheurs
107. TAKIS THÉODOROPOULOS
Le Va-nu-pieds des nuages
108. FIONA KIDMAN
Gare au feu
109. DUONG THU HUONG
Les Paradis aveugles
110. JEAN MATTERN
Simon Weber
111. YASSAMAN MONTAZAMI
Le Meilleur des jours
112. YANICK LAHENS
Bain de lune
113. CATHERINE MAVRIKAKIS
Les Derniers Jours de Smokey Nelson
114. CLAIRE KEEGAN
À travers les champs bleus
115. VINCENT BOREL
Richard W.
116. MICHÈLE LESBRE
Écoute la pluie
117. MICHÈLE LESBRE
Victor Dojlida, une vie dans l'ombre
118. EDNA O'BRIEN
Fille de la campagne

119. YANICK LAHENS
Guillaume et Nathalie
120. JEAN-CLAUDE ELLENA
La Note verte
121. SERGE MESTRE
Les Plages du silence
122. LÉONOR DE RÉCONDO
Pietra viva
123. MICHAL GOVRIN
Amour sur le rivage
124. MARIE RICHEUX
Polaroïds
125. EDNA O'BRIEN
La Maison du splendide isolement
126. DUONG THU HUONG
Les Collines d'eucalyptus
127. KÉTHÉVANE DAVRICHEWY
Quatre murs
128. FRANÇOIS JONQUET
Les Vrais Paradis
129. FRANÇOISE HUGUIER
Au doigt et à l'œil
130. FIONA KIDMAN
Le Livre des secrets
131. CATHERINE MAVRIKAKIS
La Ballade d'Ali Baba
132. MARION RICHEZ
L'Odeur du Minotaure

133. ROBERT SEETHALER
Le Tabac Tresniek
134. TARIQ ALI
Berlin-Moscou
135. LÉONOR DE RÉCONDO
Amours
136. MICHÈLE LESBRE
Chemins
137. MARIE RICHEUX
Achille
138. YANNIS MAKRIDAKIS
La Chute de Constantia
139. CATHERINE DE SAINT PHALLE
Sous un ciel immense
140. DIANE MEUR
La Carte des Mendelssohn
141. EKA KURNIAWAN
L'Homme-Tigre
142. ROBERT SEETHALER
Une vie entière
143. CAROLINE BROUÉ
De ce pas
144. KÉTHÉVANE DAVRICHEWY
L'Autre Joseph
145. FORREST GANDER
La Trace
146. SERGE MESTRE
Ainadamar

147. ROSAMUND HADEN
L'amour a le goût des fraises
148. VINCENT BOREL
Fraternels
149. CATHERINE MAVRIKAKIS
Oscar de Profundis
150. EDNA O'BRIEN
Les Petites Chaises rouges
151. MICHEL RIO
Ronde de nuit
152. MICHÈLE LESBRE
Chère brigande
153. CLARA MAGNANI
Joie
154. LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT
Avant que les ombres s'effacent
155. CATALOGUE GÉNÉRAL
156. FIONA KIDMAN
Fille de l'air
157. EDNA O'BRIEN
Dans la forêt
158. LÉONOR DE RÉCONDO
Point cardinal
159. MARIE RICHEUX
Climats de France
160. EKA KURNIAWAN
Les Belles de Halimunda
161. TARIQ ALI
Les Dilemmes de Lénine

162. MICHEL RIO
Le Chat, l'Ankou et le Maori
163. CLARENCE BOULAY
Tristan
164. YANICK LAHENS
Douces déroutes
165. CATHERINE SIMON
Mangées
166. MARC ALEXANDRE OHO BAMBE
Diên Biên Phù
167. EDNA O'BRIEN
Tu ne tueras point
168. JEAN MATTERN
Le Bleu du lac
169. TIFFANY TAVERNIER
Roissy
170. CONOR O'CALLAGHAN
Rien d'autre sur terre
171. VINCENT BOREL
La Vigne écarlate
172. MICHÈLE LESBRE
Rendez-vous à Parme
173. LÉONOR DE RECONDO
Manifesto
174. SERGE MESTRE
Regarder
175. CHRISTINE DE MAZIÈRES
Trois jours à Berlin

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JANVIER 2019
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE F. PAILLART
À ABBEVILLE
POUR LE COMPTE
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 175
ISBN : 978-2-84805-320-2
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019

TROIS JOURS À BERLIN. Le 9 novembre 1989, à Berlin-Est habituellement désert sitôt le soir tombé, des groupes silencieux convergent vers les postes-frontières. Tous ont entendu le porte-parole du Parti bredouiller *ab sofort*, « dès maintenant », en réponse à la question d'un journaliste sur la date de l'ouverture du mur.

De ce colossal cafouillage naît l'événement historique majeur que vivent, incroyables, les personnages de *Trois jours à Berlin* : Anna, une Française amoureuse de l'Allemagne, rêvant de retrouver Micha, naguère croisé à l'Est ; Micha lui-même, fils en rupture de ban d'un hiérarque communiste, que hante sa tentative de fuite à l'Ouest, quinze ans plus tôt ; le jeune cinéaste, transfuge de RDA, hébergeant Anna... Et quelques-uns qui, de part et d'autre du mur, oscillent entre stupéfaction et désarroi.

Sortant d'un cinéma où elle a revu *Les Ailes du désir*, tandis que les premiers citoyens de l'Est ont déjà franchi le checkpoint, Anna marche dans la nuit avec le sentiment que le film se poursuit. Cassiel, l'ange des larmes de Wim Wenders, s'invite alors dans la ronde, survolant, ému et complice, la foule joyeuse et pacifique, avide de fraternisation.

Trente ans après la chute du mur, Christine de Mazières, alternant les points de vue avec autant de sensibilité que de justesse, insuffle à sa narration la force poétique des belles espérances soulevées par la réunification d'un pays qu'on imaginait à jamais divisé en deux.

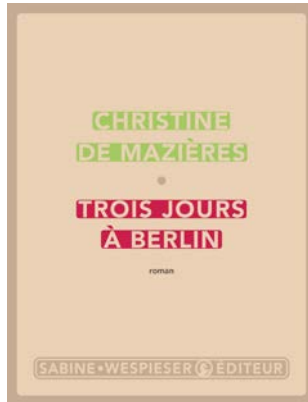
CHRISTINE DE MAZIÈRES, franco-allemande, née en 1965, est haut fonctionnaire et vit dans la région parisienne. De 2006 à 2016, elle a été la déléguée générale du Syndicat national de l'édition.

N° D'ÉDITEUR : 175
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019
ISBN : 978-2-84805-320-2
PRIX : 18 €

www.swediteur.com


9 782848 053202

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Trois jours à Berlin de Christine de Mazières
a été réalisée le 22 Avril 2020
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2020, pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com
ISBN : 9782848053653